

INTRODUCTION

GRAMSCI OU LA PHILOSOPHIE DE LA PRAXIS COMME MARXISME DE LA CRISE ORGANIQUE DU CAPITALISME

I. FORMATION ET AFFIRMATION D'UN DIRIGEANT ET THÉORICIEN. 1915-1926. DU SOCIALISME AU COMMUNISME, OU DE LA CRÉATIVITÉ DES MASSES SUBALTERNES

1. Antonio Gramsci (1891-1937) est l'exemple d'un militant du mouvement ouvrier qui a consacré toute sa vie jusqu'à en mourir à la cause de l'émancipation des classes laborieuses et des masses subalternes. D'abord sous la bannière du socialisme, puis sous celle du communisme, après la révolution bolchevique d'octobre 1917, il est un des membres fondateurs du Parti Communiste Italien en 1922, il en devient le dirigeant en 1924 et le député, jusqu'à son arrestation le 6 novembre 1926 par Mussolini. Sa santé s'altère durant ces années de captivité, mais il arrache *les Cahiers de prison* au risque de destruction de la personnalité. Il élabore une refondation sans égale au ^{xx} siècle de la théorie qui systématise et renouvelle une réflexion jusqu'alors éparse dans plus de 4000 pages d'articles de journaux et de rapports politiques.

Pas plus qu'il ne faut confondre cette élaboration avec les divers gramscismes qui s'en sont inspirés, il ne faut pas la reformater de manière académique en une théorie de sociologie et de politologie générales, même si ses concepts et sa problématique sont originales. On ne peut pas abstraire de cette œuvre une théorie générale en faisant abstraction de sa spécificité historique qui la situe dans le devenir du mouvement ouvrier de la Troisième Internationale. Le marxisme de Gramsci est le marxisme-limite de cette période qu'il déborde dans la mesure où il en pense les problèmes majeurs, les enjeux et les apories. Il en exprime la pointe avancée en ce qu'il interprète en ses tensions l'époque ouverte par la révolution d'Octobre. Il s'interroge sur la crise de la société libérale en Italie et dans le monde occidental, sur les raisons et les formes de la dictature fasciste, sur les modifications des formes économiques et politiques, sur les

difficultés de la construction socialiste dans une URSS qui se présente comme un « césarisme progressif ». Il faut tester les difficultés respectives de ce césarisme que Gramsci soutient ; la politique soviétique prétend actualiser autour d'une économie programmatique planiste et d'une vision de l'homme nouveau un centralisme démocratique représentant les masses subalternes. Gramsci envisage les modalités de construction hégémonique en Europe comme en Amérique au sein d'une vaste enquête comparatiste qui concerne en fait l'histoire du monde moderne et de son sens depuis 1789. Il tente une historicisation de la théorie marxiste divisée en une haute élaboration, celle de Marx, politiquement reformulée par Lénine, et une vulgate de faible niveau mais qui est indispensable pour donner un embryon de conception du monde et une orientation aux classes populaires. Il examine les questions de culture : religion, langue, grammaire et littérature national-populaire, système scolaire, journalisme et appareils producteurs d'opinion publique.

C'est la catégorie de philosophie de la praxis qui intègre dans son réseau conceptuel, sans les écraser les unes sur les autres, ces recherches. Celles-ci constituent une critique prudente et un dépassement multiforme de ce qui dans le mouvement ouvrier sous direction stalinienne se nomme marxisme-léninisme et forme une idéologie de légitimation de l'État-parti. La perspective d'ensemble est celle de la possibilité d'une hégémonie des classes productives alliées aux masses subalternes : il ne s'agit plus pour elles de se poser en victimes, ni même en résistantes, mais en candidates à la formation d'une nouvelle civilisation, expansive et universelle, intégrant les acquis de la modernité capitaliste, produisant aussi de nouvelles formes de vie par-delà toute exploitation, domination, assujettissement. Le communisme n'est pas garanti dans une philosophie de l'histoire téléologique. Il est une possibilité aléatoire dans un « monde grand et terrible » qu'éclaire une théorie de l'histoire objective-subjective. Les puissances dominantes savent neutraliser par des formes diverses de « révolution passive » toute percée révolutionnaire. Depuis 1871 surtout elles empêchent les efforts de la classe ouvrière et des masses subalternes en faveur d'« une société réglée ». Il s'agit de réduire les différences jusqu'ici structurales entre

dirigeants et dirigés en politique, entre ceux qui savent et ceux qui ne savent pas dans la culture, entre ceux qui ont une fonction de conception et ceux qui ont une fonction instrumentale dans l'activité de production².

2. Gramsci est essentiellement un penseur-acteur du mouvement ouvrier italien et international du xx^e siècle, le siècle court. Dans les années de sa formation extraordinairement rapides et intenses (1914-1919), il se situe à l'aile gauche du Parti Socialiste Italien et du marxisme de la Seconde Internationale. Comme Rosa Luxemburg, il refuse l'enfermement dans les cadres la démocratie représentative. Mais il refuse tout autant le rappel abstrait de l'impératif révolutionnaire. Le problème initial de la pensée-action de Gramsci est de traduire en un ordre historique faisable l'ordre logique propre à la critique marxienne du mode de production capitaliste. Marx a exposé la logique de la société bourgeoise, de la reproduction de ses éléments constitutifs et de ses contradictions. Cet ordre est devenu une nécessité objective qui inclut des formes subjectives et des possibilités de transformation. Gramsci prend en compte cette nécessité sans la considérer comme un destin. Il part de la réalité d'un élément crucial de cet ordre, élément exploité et maintenu hors responsabilité politique, la classe des producteurs auquel il joint vite les masses subalternes des campagnes.

2 Les ouvrages généraux concernant la pensée théorique et politique de Gramsci sont les suivants : Nicola Badaloni, *Il marxismo di Gramsci* (1975), la contribution du même Badaloni « Gramsci : la filosofia della prassi come previsione » à la *Storia del marxismo*, vol. III, *Il marxismo della Terza Internazionale*, Tome 2 : Dalla crisi del 29 al xx^e Congresso, sous la direction d'E Hobsbawn, G.Haupt, V.Strada, Torino, Einaudi, 1981 ; Leonardo Paggi, *Gramsci e il moderno principe (1916-1922)*, Roma, Editori Riuniti, 1970, *Le strategie del potere in Gramsci, 1923-1926*, Roma, Editori Riuniti, 1984. Plus récemment il faut ajouter relativement aux *Cahiers de prison* : Peter D. Thomas, *The Gramscian Moment. Philosophy, Hegemony and Marxism*, Leiden-Boston, Brill, 2009 ; Fabio Frosini, *Gramsci e a filosofia. Saggio sui Quaderni del carcere*, Roma, Carocci, 2003, et *La religione dell'uomo moderno Politica e verità nei Quaderni del carcere di Antonio Gramsci*, Roma, Carocci, 2010 ; Antonio Burgio, *Gramsci storico. Una lettura dei Quaderni del carcere*, Roma-Bari, Laterza, 2003 et *Gramsci. Il sistema in movimento*, Roma, Derive Approdi, 2014. En français voir les ouvrages de Jacques Texier, Christine Buci-Gluksmann, André Tosel et Domenico Losurdo.

Il prend parti, pour cet élément dominé qui tout en produisant la richesse de la société est passif, maintenu dans la passivité, privé d'expression de sa puissance propre. Il vise avant tout le devenir actif, acteur de cette classe et de ces masses. Il parie pour ce devenir actif, mais sans nourrir d'illusions sur les réalités historiques. Il lui faut vivre et penser dans l'espace de huit ans l'incapacité politique du parti socialiste à exploiter l'émergence du désir populaire de transformation qui s'est constitué durant la guerre, l'échec de cette expérience féconde qu'ont été les conseils d'usine de Turin (1919-1920), le passage des élites bourgeoises industrielles du nord et des propriétaires fonciers du sud au fascisme que rejoignent des éléments des classes petites bourgeoises, avec le soutien de l'administration, de l'armée et de l'Église, le ralliement à Mussolini et à son nationalisme pseudo socialiste de membres des couches populaires. Le jeune Parti Communiste d'Italie, fondé en 1922 au Congrès de Livourne en 1922 est impuissant à endiguer ce bouleversement ; il se trouve divisé en ce qui concerne son insertion dans la Troisième Internationale et la stratégie à opposer à l'hégémonie du fascisme. Gramsci est minoritaire face à une majorité dirigée par Amadeo Bordiga qui se veut radicale. Et, malgré tout, il entend reformer dans l'ordre historique une nouvelle civilisation fondée sur l'action collective des producteurs un *ordine nuovo* un ordre nouveau selon la magnifique formule que va capturer le vocabulaire fasciste. La percée de 1917 donne sa force de propulsion à cette entreprise.

Gramsci accepte comme un *a priori* la justesse de principe propre à la conception marxienne liant à la connaissance de la nécessité historique produite la prévision concernant cet ordre à produire. Cette prévision logique doit pouvoir se réaliser et se construire comme ordre historique s'universalisant en des conditions toujours singulières. Le problème devient alors spécifiquement politique : il est celui de la formation d'une subjectivité transformatrice de masse. Les volontés individuelles des membres des masses subalternes sont en l'état de potentiel séparé ce de ce qu'il peut, dispersées, parcellarisées. Ces volontés sont confrontées à la tâche d'actualiser ce potentiel en se constituant dans l'action et la pensée en une volonté collective. Celle-ci existe alors matérialisée en

organisations capables de reconnaître et de transformer les structures données du présent comme autant de points d'insémination de cet ordre.

Cette formulation complexe a pour but de penser une sortie hors du dilemme où s'est enfermé le socialisme de la Seconde Internationale lors de ce que l'on a appelé « la crise révisionniste ». A été alors mise en cause une interprétation du marxisme devenue déjà une vulgate. Faut-il attendre de l'heureuse évolution des contradictions entre rapports de production et forces de production une rupture du système et de se contenter pour l'heure de gérer la différence ouvrière en développant dans la séparation de l'économique et du politique les luttes syndicales et les luttes proprement politiques dans le cadre parlementaire ? Ou tout au contraire refuser cet attentisme confiant dans le déterminisme des lois naturelles de l'évolution économique, miser sur la spontanéité rebelle des masses, travailler au recours au mythe de la grève générale ou encore favoriser les insurrections produisant une force politique de démocratie directe exprimant les mouvements nés sur le terrain de la production ? Si la première voie fut celle des marxistes orthodoxes de la social-démocratie allemande avec Kautsky, la seconde fut celle du syndicalisme révolutionnaire avec Sorel et celle des spontanéistes comme Rosa Luxemburg. D'autres cherchèrent une issue au-delà de cette dualité comme Jaurès. Gramsci la chercha après 1917 dans le sillage de la révolution d'octobre qui sous la direction de Lénine usa de la force motrice des Soviets, ces conseils de soldats ou d'usine, en les articulant sous la direction d'un État qui se voulait démocratie organique. Il prend au sérieux cependant la position de ceux qui comme Bernstein choisissent la voie démocratique et parlementaire unie à un fort mouvement de masses et renoncent à l'incantation révolutionnaire au profit de profondes réformes, la voie social-démocrate : elle a le mérite de ne plus se satisfaire de l'attente passive de la révolution. Mais il la refuse comme une intégration dans une démocratie parlementaire transformiste qui pour lui est corrompue et décapite le mouvement ouvrier en en faisant une fonction subalterne.

Gramsci vise une science-action qui dépasse l'impuissance réciproque du révisionnisme – lequel dissout l'horizon des fins inspiratrices dans des revendications sans dynamisme – et du spontanéisme – qui risque

de dégrader la volonté en impulsion de l'irrationnel. Il tente dès le début de son action de maintenir la prise du principe de prévision d'un ordre nouveau sur la base d'une nécessité historique donnée, produit complexe d'un système d'interactions se coagulant comme contrainte économique ouverte sur des possibles. Il se tient sur le terrain concret défini par l'ensemble complexe et articulé des rapports sociaux pour en prévoir et organiser les lignes de transformation. La classe ouvrière peut et doit cesser de s'identifier à la figure chrétienne du pauvre souffrant, à celle plus politique mais impuissante du misérable révolté, car ces deux figures sont celles de la subalternité, de la passivité victimaire.

Tel est le contenu de l'expérience d'autonomie ouvrière accomplie dans la gestion de la production lors de l'occupation des usines qui définit l'épisode des conseils d'usine en 1919-1920 – *consigli di fabbrica* –. Gramsci est le théoricien *in vivo* de cette expérience décisive conduite avec le groupe des jeunes socialistes de gauche rassemblés autour du journal *L'Ordine Nuovo*. Il trouve là la preuve et le laboratoire de cette possibilité de devenir acteur des producteurs, il constate leur capacité à hériter du noyau rationnel de la division technique du travail en la désolidarisant de sa détermination par la division sociale en classes, en se dispensant de la direction capitaliste, en assurant une autogestion politique de la production et d'une accession des gouvernés aux fonctions de gouvernants. Le parti socialiste a pris peur et, au lieu de soutenir cette expérience en liant ce dynamisme à une transformation embryonnaire du pouvoir d'État, il en a organisé le repli pour rassurer les classes dirigeantes. Celle-ci ont compris le danger et se sont radicalisées alors dans la voie du fascisme rendant possible la répression. À la différence des autres expériences « conseillistes » que la percée d'Octobre 17 a suscitées en Europe (Allemagne, Hongrie), le conseillisme de Gramsci est tout à la fois économique et éthico-politique. Les conseils ne sont ni des syndicats, ni de simples rouages d'un parti. Ils anticipent la réalisation d'un principe étatique nouveau. Ils ont pour fonction de « rendre la masse mieux préparée, capable de l'exercice du pouvoir », de « diffuser une conscience des droits et devoirs du camarade et du travailleur, concrète et efficace, parce qu'engendrée par l'expérience vivante et historique ». Ils réalisent une

forme de démocratie directe qui doit renouveler les appareils centraux lesquels doivent en retour la diffuser et lui permettre de s'universaliser. Ils constituent une nouvelle forme d'unité de l'économique et du politique par-delà leur opposition, une traduction de l'action de classe en capacité de direction générale de la société.

3. C'est sur ce point où s'opère l'articulation de la pensée de Gramsci sur celle de Lénine et où se joue la question du parti révolutionnaire dans les années 1922-1926. Le rapport initial à la révolution d'Octobre a été saluée avec chaleur, dans un article de jeunesse devenu fameux « La Révolution contre le *Capital* » (24 novembre 1917), comme le démenti éclatant du fatalisme et de l'attente passive de la crise finale propre à l'orthodoxie vulgaire, comme la vérification de l'activité humaine pensée et voulue, de ce qui est idéalisme dans la pensée marxienne, non pas matérialisme grossier et déterministe. C'est un marxisme activiste et franchement idéaliste qui s'exprime là : Gramsci passe par l'appropriation de la pensée complexe de Marx et il est proche de Croce et de Gentile, les fondateurs du renouveau idéaliste en Italie dont il se dit le disciple.

C'est la médiation cependant d'Antonio Labriola et ses *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, stimulée et confirmée par la théorie et l'art politique de Lénine dirigeant de la construction socialiste, qui conduisent Gramsci à dépasser ce romantisme et à se mesurer à l'objectivité historique et à sa dimension subjective en unissant celle-ci à celle-là. Le marxisme est impossible sans l'intégration de « l'idéalisme philosophique » en ce qu'il affirme le primat de l'activité sur l'être et accepte l'identification partielle de l'être et de la connaissance. C'est en ces années qu'il assimile Marx en profondeur. Lénine lui apparaît bien sûr comme le dirigeant et le penseur qui a donné un début de réalisation pratique au principe de l'émergence des subalternes en dépassant le cercle enchanté qui renvoyait l'une à l'autre la doctrine du déterminisme propre à l'économie – l'économicisme – et son double inversé, le spontanéisme rebelle.

Si Antonio Labriola cependant est peu cité dans les milliers de pages des articles avant 1926, il est présent de manière structurale dès 1918 :

Gramsci fait référence « au communisme critique » – expression typique des *Saggi* de Labriola. Ce communisme critique ne se confond pas avec le matérialisme positiviste propre aux sciences expérimentales : « il n'a rien de commun avec le positivisme philosophique, métaphysique et mystique de l'Évolution et de la Nature ». Il cherche à dépasser la praxis idéaliste dont il part pour penser ensemble l'objectivité des rapports sociaux et les actes de conscience qui en sont un moment. « *Le matérialisme historique a démontré que la recherche historique devait se tourner systématiquement et spécialement vers les phénomènes économiques, sans la connaissance desquels l'histoire est pure extériorité sans substance, vernis multicolore sans vibrations dynamiques, sans possibilité de développement et de dépassement, chaos phraséologique et non ordre, création scientifique. Le matérialisme historique a donc intégré la méthode expérimentale à la recherche et à l'étude des événements humains, des phénomènes sociaux ; et il ne se confond pas davantage avec le positivisme philosophique* » (« Misteri della cultura e della poesia », *Il Nostro Marx*, a cura di Sergio Caprioglio, Torino, Einaudi, 1984, p.348-9).

Lénine n'« applique » pas la théorie de Marx en politique, il rend à la théorie la capacité de penser la période historique et ses conjonctures du point de vue de la mise en mouvement des subalternes, d'organiser la transition vers une autre société : il réalise l'unité de la prévision de principe de formes socio-économiques nouvelles et de la prévision concrète de l'action transformatrice post révolutionnaire dans une formation nationale susceptible d'expansion internationale. Il produit une interprétation vivante des rapports de pouvoir en mouvement du point de vue d'une force sociale qui est élément de ces rapports. Il projette le principe idéal de la capacité dirigeante des producteurs sur le plan d'une tâche : réaliser un bloc entre structures économiques nouvelles et superstructures politiques et culturelles, en formant un État qui se donne pour inspiration de réduire autant que cela est possible la différence entre gouvernés et gouvernants dans une situation terriblement difficile. Il faut prendre en compte l'arriération du pays, les dégâts immenses de la guerre, l'état du sens commun encore peu critique et peu instruit des masses, la contrainte permanente d'un état de guerre internationale ouverte ou froide imposé par les pays capitalistes. Cette tâche peut être

réfléchi comme impliquant sur le plan théorique une autre pensée des rapports de pouvoir. Cet apport essentiel des *Cahiers de prison* est présent très tôt dans la lecture que fait Gramsci de l'œuvre de Lénine. Il permettra d'intégrer le volontarisme idéaliste de sa formation emprunté à Croce et à Sorel, inventeur de l'expression de bloc historique.

Le léninisme de Gramsci en fait l'homme de confiance de l'Internationale pour réorienter le parti communiste en dépassant la ligne de classe stricte défendue par Bordiga. Le jeune Gramsci est confirmé comme dirigeant en 1924 lorsque, de retour de Moscou et de Vienne, il est élu secrétaire général du Parti Communiste d'Italie. La stratégie de front antifasciste qu'il défend est victorieuse au Congrès du parti qui se tient secrètement à Lyon en 1926 et dont il rédige les thèses avec Palmiro Togliatti, son camarade de combat depuis Turin et aussi ordi-noviste. Dans l'immédiat, ce léninisme se traduit dans la conception de l'action politique et plus précisément dans celle du parti communiste. Il est impossible de nier ce léninisme, il faudra évaluer son interprétation durant les années de prison qui sont pour Gramsci les plus terribles et les plus fécondes, celles où il sera isolé au sein du parti pour sa ligne de front populaire et pour ses inquiétudes quant à une involution du césarisme potentiellement progressif de l'URSS stalinienne en césarisme régressif. La mort de Lénine en 1924 ouvre en effet une scission interne au parti russe et Gramsci exprime son inquiétude sur les dérives de la violence politique, tout en adoptant la ligne stalinienne de la construction du socialisme en un seul pays contre Trotsky. La lettre qu'il adresse au Comité central du parti russe en 1926 et que Togliatti ne transmettra pas témoigne de ce léninisme complexe.

Comment Gramsci léniniste théorise-t-il la fonction du parti révolutionnaire ? Réponse : à partir d'une réflexion sur l'échec des conseils et sur la défaite face au fascisme dans un climat de crise d'hégémonie au sein du capitalisme.

D'une part, les conseils d'usine ont échoué parce que le mouvement est demeuré isolé, que l'importance de l'adhésion des classes moyennes a été sous-évaluée, tout comme a été surévaluée la capacité des conseils à entraîner une transformation de la forme organisationnelle et de la pratique